Document generated on 07/15/2025 8:39 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Les briques

Denis Cimon

Number 39, Fall 1994

Cas limite

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4300ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Cimon, D. (1994). Les briques. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (39), 7–13.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les briques

Denis Cimon

Je l'aime bien, Victor. Est-ce qu'il vous a déjà parlé des briques ? La première chose que Victor m'ait dite après que je lui eus raconté cette histoire, c'est que je fumais trop de Thai Heaven et qu'il ne m'en donnerait plus. Du moins, pas avec de la tequila. Et si j'embêtais les clients avec cela, il me jetterait dehors. En fait, il ne pouvait faire ni l'un ni l'autre, et il le savait bien. La deuxième chose qu'il m'ait dite, après que je l'eus assuré que j'avais bel et bien vu la jeune fille se faire agresser dans le stationnement, c'est qu'il ne doutait pas que j'aie vu quelque chose, mais étant donné mon état mental habituel… Aujourd'hui, j'en ris mais, sur le coup, je me suis senti insulté. J'ai lâché le bras qu'il m'offrait pour me soutenir — il était venu me chercher à l'hôpital — et je l'ai devancé sur le trottoir, la tête haute. Et si je suis tombé, c'est uniquement parce que mon lacet de soulier s'était défait. Deux jours plus tard, lorsque je me suis présenté au café Draco et que je me suis assis sur mon tabouret au bout du bar, il m'a apporté la bouteille de tequila sans rien dire et il m'a roulé mon premier joint de la soirée. Du Thai Heaven, évidemment. Je l'aime bien, Victor. Il n'est pas natif d'Amsterdam, vous savez. Une fois que nous étions seuls dans le bar, il m'a avoué qu'il était Arménien. Lorsque je l'ai surnommé « le dernier des Mohicans », il n'a pas ri. Il n'a jamais vraiment eu le sens de l'humour. Moi non plus, je ne suis pas d'Amsterdam. Je suis né à Montréal, dans la plus vieille paroisse de la ville et j'ai été baptisé par l'archevêque lui-même ! J'ai eu droit à cet honneur parce que mon père était un homme d'affaires très prospère. Je n'ai pas beaucoup connu mon père ; il travaillait vingt heures par jour et passait les quatre autres à boire. Avec un tel horaire, je ne sais pas quand il a réussi à faire six enfants à ma

mère. Lorsque j'étais enfant, je pensais qu'elle nous avait faits toute seule. Plus tard, j'ai cru qu'il y avait eu quelqu'un d'autre. En tout cas, à sa mort — j'avais vingt-trois ans —, mon père nous a laissé une fortune. Ma mère a pris sa part et s'est réfugiée en Floride. Elle m'envoie encore une carte à ma fête et à Noël, mais je ne l'ai pas vue depuis douze ans. Deux de mes frères ont décidé de se lancer en affaires et ont investi leurs parts dans une compagnie d'assurances. Mes deux sœurs et mon frère aîné, dignes rejetons de mon père, poursuivent son œuvre et accumulent de l'argent tout en ruinant leur vie de famille, comme il l'avait fait avant eux. Moi, je suis le mouton noir de la famille. J'ai pris mon argent et je suis parti à l'étranger, en « voyage d'études ». Je retournais à Montréal de temps à autre, vérifier la bonne marche de mes affaires. C'est-à-dire que je me rendais au bureau de mon avocat signer les papiers qu'il me présentait, m'assurer que la source de mes revenus, élevés et réguliers, ne tarirait pas. J'ai quand même fait des études universitaires. Au début, je voulais être dessinateur-cartographe. Mais j'étais tellement nul en géographie que la première fois qu'un de mes amis m'a donné un sac de mari en me disant qu'il provenait du « Triangle d'Or », j'ai cru qu'il s'agissait du surnom de la fille blonde qui le lui avait vendu. Alors je me suis tourné vers la peinture. Mais ma main tremblait trop et j'étais profondément astigmatique, à une époque où les verres correcteurs n'étaient pas très efficaces dans ces cas-là. Finalement, je me suis dirigé vers l'architecture. J'ai toujours aimé regarder les édifices et recréer par la pensée leur structure interne. Je m'imaginais le squelette du bâtiment, les escaliers, les ascenseurs, la plomberie, les bouches de ventilation. Je me promenais mentalement dans le dédale des corridors, je voyais les gens s'y promener, vaquer à leurs affaires, gagner leur vie. J'ai décidé de construire des édifices où les gens seraient à l'aise. Mais je n'ai pas eu beaucoup de succès. Je n'ai pas obtenu mon diplôme, et sans diplôme, pas de clients. « Vos designs ne peuvent pas être construits », me reprochait-on. Les normes de construction sont tellement restrictives ! Pourquoi faudrait-il toujours suivre les règles ? On ne peut pas être véritable-

ment créateur s'il faut toujours réfléchir aux matériaux, aux méthodes de construction. Et aux coûts. Comme si la valeur d'une œuvre d'art ne dépassait pas largement la somme d'argent qu'elle avait coûté. J'ai abandonné Montréal et j'ai voyagé. J'ai découvert le vrai Triangle d'Or, en Asie, et j'ai vite réalisé qu'on y cultivait la meilleure marijuana au monde. Mais elle était pratiquement inaccessible, tout était contrôlé par la pègre locale. Après avoir essayé quelques autres endroits, je me suis fixé à Amsterdam. Là, je pouvais obtenir de l'herbe sans problème dans les cafés. D'ailleurs, avec le temps, je suis devenu un expert. J'ai essayé toutes les variétés de marijuana dans le monde, séparément ou en mélanges ; je les ai fumées, je les ai mangées. Les vendeurs ne peuvent pas me tromper sur la qualité. Au café Draco, ils le savent. Le même produit sous un nouveau nom ? Marcel va s'en rendre compte tout de suite. Un nouveau mélange ? Marcel va reconnaître les éléments dès la première bouffée, comme un « nez » chez les parfumeurs. Une nouvelle variété ? Je suis toujours le premier à y goûter, les autres attendent mon verdict avant de l'acheter. Les importateurs me donnent même des échantillons avant de mettre un produit sur le marché. Vous vous demandez quel est mon secret ? Victor l'a deviné, lui. N'allez surtout pas le répéter, mais c'est la tequila qui fait la différence. Deux ou trois verres et votre nez s'affine, votre langue s'ouvre, votre esprit devient analytique : les sensations de la fumée entre vos lèvres, dans le fond de la gorge et le long des bronches deviennent extrêmement précises. Il est alors facile, avec une bonne mémoire et un peu d'expérience, d'identifier la composition du joint que l'on fume. Les gens pensent que je prends de la tequila par goût de l'alcool. C'est faux ! J'en prends parce que cela me permet de mieux savourer toutes les nuances du Thai Heaven, mon mélange préféré. Mais comme l'effet de la tequila finit par s'estomper, il faut en reprendre régulièrement, c'est tout. Et puis, cela réchauffe : le climat d'Amsterdam est tellement affreux ! Quand il fait beau, il fait froid ; quand il pleut, il vente ; même la neige, si belle, si blanche lorsqu'elle tombe, fond et disparaît tout de suite. Avec la tequila, on se sent tout chaud en dedans et on

peut oublier le temps qu'il fait dehors... Mais Amsterdam est quand même une belle ville, malgré son climat. Les bâtiments sont jolis, un peu rococo, agréables à regarder. Et ils sont tellement labyrinthiques que je peux passer des journées entières à en reconstruire l'intérieur dans ma tête. J'avoue que cela peut être dangereux. Une tête moins solide que la mienne n'y résisterait pas. Même moi, quelquefois, j'ai pris des risques. Un jour, parce qu'un client du Draco m'avait lancé un défi, je me suis installé devant le Rijksmuseum pour dessiner les couloirs entre les galeries. J'avais déjà pris pas mal de Thai Heaven pour m'aider à voir. J'ai commencé à tracer les salles, mais le musée était tellement grand que je me suis perdu dedans. C'est la police qui m'a ramassé durant la soirée et m'a emmené à l'hôpital. J'ai été dans le coma deux semaines. Les médecins ont parlé d'un « œdème cérébral, causé par l'absorption d'une grande quantité de substances neurotoxiques ». Ils n'y connaissent rien, je me suis perdu, c'est tout. Depuis ce temps-là, je fais très attention aux dimensions d'un édifice avant de me risquer mentalement à l'intérieur. Après tout, je dois faire attention à ma santé. C'est pour cela que je ne sors pas beaucoup de chez moi. Je vais au café ; quelquefois, je vais voir un spectacle, avec des amis. Mais ce qui me fait infailliblement sortir, c'est un nouvel édifice. C'est comme cela que j'ai vu les briques disparaître. Est-ce que Victor vous a raconté ? Ce soir-là, c'était assez tranquille au Draco. J'étais assis au bar comme à l'habitude, lorsque j'ai entendu un couple discuter d'architecture. Ils étaient jeunes et révolutionnaires : leurs propos ressemblaient beaucoup aux miens lorsque j'étais étudiant. Je me suis assis à leur table. Victor raconte toujours que je me suis assis à côté de la chaise et qu'ils ont pouffé de rire lorsque je suis tombé par terre, mais il se trompe. La chaise, c'était un autre soir. Ils venaient d'Amérique du Sud et visitaient Amsterdam pour la première fois. Ils avaient fait la tournée habituelle des musées et découvraient en se promenant les trésors architecturaux d'Amsterdam. Puisque j'étais un expert dans le domaine, je me suis fait un plaisir de leur expliquer les différents styles et de leur offrir mes services comme cicérone. Ils étaient

obligés de décliner mon offre, avec beaucoup de regrets, car ils partaient le lendemain pour Paris. Au cours de la conversation, ils ont mentionné un bâtiment qui les avait frappés : selon eux, l'architecte devait avoir trop bu lorsqu'il avait choisi les briques. Ma curiosité fut immédiatement éveillée. Je pris la peine de noter l'endroit exact, sur la Leidsestraat en face du Keisers Gracht, et nous avons passé le reste de la nuit à parler d'architecture et à porter des toasts à la mémoire des grands créateurs. Victor me dit que nous sommes devenus assez bruyants et qu'il a menacé de nous mettre dehors, mais que je ne m'en suis pas soucié. Vous a-t-il dit que je suis propriétaire du café Draco ? Depuis huit ans. À cette époque-là, Victor et moi étions… Enfin, il était plus communicatif qu'aujourd'hui avec les clients réguliers et un jour qu'il se sentait en mal de confidences, il m'avait raconté qu'il avait de sérieux problèmes avec la municipalité. À cause des narcomanes qui fréquentaient le café depuis quelque temps, il subissait du harcèlement de la part de la police. Et puis, il avait tout un dossier à la ville, une affaire d'amendes impayées. Moi, je me relevais d'une infection sanguine — des moisissures que j'avais attrapées je ne sais trop où — qui m'avait retenu sur un lit d'hôpital pendant neuf semaines. Alors, comme je n'avais pas dépensé grand-chose de la somme assez rondelette que mon avocat montréalais me faisait parvenir à tous les mois, je me trouvais avec un petit pécule qui ne servait à rien. J'ai offert à Victor de m'occuper de ses problèmes financiers. La discussion s'est continuée chez lui après la fermeture et le lendemain, je devenais propriétaire de 75 % des parts du café. En contrepartie, je payais toutes ses dettes et je m'occupais de faire déménager les drogués ailleurs, en leur offrant des « incitatifs financiers ». Victor conserverait tous les profits du café, tandis que moi, j'aurais ma place réservée au bar et autant de Thai Heaven et de tequila que je voudrais. Nous étions tous les deux parfaitement satisfaits de cet arrangement. Évidemment, nos relations en ont un peu souffert, mais il ne peut pas me jeter dehors, ni refuser de me servir. Je l'aime bien, Victor. Le café ferme à quatre heures du matin et il me reconduit toujours chez

moi. Il tient à s'assurer que je prends mes médicaments avant de me coucher, puis il s'en va. Qu'est-ce que je vous racontais ? Ah oui... Le lendemain, je me suis levé vers une heure de l'après-midi, comme à l'habitude. Ensuite, je me suis dirigé vers le carrefour où mes deux amis brésiliens avaient indiqué que se trouvait ce bâtiment si étrange. Je ne me souvenais pas d'un édifice particulier à cet endroit-là, mais comme je ne me promenais pas souvent dans cette partie de la ville, il s'agissait probablement d'un nouveau bâtiment. Il était effectivement très bizarre. Ce n'est pas qu'il était particulièrement laid. C'était un cube allongé sur le côté, ponctué de fenêtres ordinaires, à intervalles réguliers. Tous les étages étaient identiques. Il n'y avait aucune fioriture, aucun ornement à l'extérieur. Même les portes étaient de simples panneaux pleins, sans enjolivures, à peine y avait-on mis une poignée de bronze. Non, ce qui rendait cet édifice si surprenant, c'était effectivement le choix des briques. L'architecte avait utilisé deux couleurs complémentaires et les avait fait alterner. Ce qui faisait que chaque brique était le portrait négatif de toutes les briques qui l'entouraient. Le résultat était incroyable. On ne pouvait pas regarder ce mur plus de trente secondes sans se mettre à pleurer. Déjà, après dix secondes, tout devenait embrouillé. J'étais emballé. L'idée était tellement originale ! C'était vraiment un bâtiment unique, et l'architecte méritait à tout le moins un prix d'obstination. Les propriétaires devaient être aveugles ou à tout le moins daltoniens pour n'avoir rien dit durant la construction. Ou bien ils étaient aussi fous que lui. Et ils avaient sûrement soudoyé les inspecteurs de la municipalité, elle qui voulait contrôler l'aspect décoratif de la ville. Je me sentais de plus en plus transporté par l'audace du concept et je me suis allumé un joint. L'intérieur d'un bâtiment pareil devait être fabuleusement intéressant. Je n'ai pas pu résister à la tentation. Je me suis assis en face, de l'autre côté de la rue, sur le banc de l'arrêt d'autobus, et j'ai commencé à imaginer l'intérieur de la bâtisse, avec ses corridors et ses bureaux. Je fermais souvent les yeux pour les reposer, parce que je ne distinguais plus rien à travers le nuage mouvant de briques. Je ne sais pas

combien de temps je suis resté là, à dessiner dans ma tête la structure de la banque. Je ne vous l'avais pas dit ? C'était une banque étrangère. Américaine, je crois. Tout à coup, je me suis rendu compte que je travaillais les yeux ouverts. Je n'ai pas compris tout de suite, puis j'ai réalisé que je voyais vraiment l'intérieur de la banque : les briques avaient disparu, les murs intérieurs étaient transparents. J'écoutais les conversations des employés, je voyais l'argent changer de mains au comptoir. Cela m'a surpris, oui, mais je n'avais pas peur. Je me disais qu'à force d'y travailler, j'avais finalement réussi à atteindre un niveau de conscience supérieur. J'ai pris tout mon temps pour examiner les étages puis je suis redescendu au rez-de-chaussée jeter un dernier coup d'œil au hall d'entrée. J'ai vu quelque chose bouger derrière l'édifice, dans le stationnement des employés. En y regardant de plus près, j'ai aperçu une jeune femme. Elle se faisait malmener par un voyou qui tentait de lui enlever son sac à main. J'ai crié et j'ai voulu l'aider. Des témoins m'ont vu me lever de mon banc, traverser la rue en courant, malgré les voitures, et me jeter tête première sur le mur de la banque, sans raison apparente. Je me suis fracturé le crâne. Les policiers n'ont jamais compris comment j'avais pu savoir qu'il y avait une agression en cours dans le stationnement, puisque je ne pouvais pas avoir entendu les cris de la jeune fille. Lorsque je suis sorti de l'hôpital, Victor m'attendait pour me ramener chez moi. Quelquefois, Victor couche chez moi, maintenant. Je crois qu'il a peur que je me fasse du mal. C'est vrai que je suis triste. Depuis mon accident, j'ai de la difficulté à marcher et je ne suis presque plus capable de voir l'intérieur d'un édifice, malgré la tequila et les joints. Mais la ville demeure belle. Une fois par semaine, lorsque Victor sort sa voiture du garage pour m'emmener ici, il me fait faire un tour de la ville, me montre mes bâtiments favoris. Je l'aime bien, Victor.

XYZ